



HAL
open science

Montrer à entendre? Traduction formelle de l'expérience: un autre usage du traduire en formation de formateurs de français langue étrangère et seconde ...

Joanna Lorilleux

► To cite this version:

Joanna Lorilleux. Montrer à entendre? Traduction formelle de l'expérience: un autre usage du traduire en formation de formateurs de français langue étrangère et seconde Emmanuelle Huver; Didier de Robillard. Diversité, plurilinguisme, appropriation Un parcours en didactique des langues avec Véronique Castellotti, Lambert Lucas, 2023, 978-2-35935-387-7. hal-04713379

HAL Id: hal-04713379

<https://hal.science/hal-04713379v1>

Submitted on 29 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Montrer à entendre ? Traduction formelle de l'expérience : un autre usage du *traduire* en formation de formateurs de français langue étrangère et seconde.

Joanna Lorilleux,

EA-4428 Dynadiv

« Dans leurs parcours migratoires, les personnes qui partent d'un point à l'autre, s'approprient des fragments mosaïques de langues. Il en découle des expériences des langues qui articulent l'ici et l'ailleurs, la présence et l'absence. Il s'ensuit ainsi des rapports pluriels aux langues, parmi lesquelles figure le français. Les migrants rencontrés (en France, en Région centre-Val de Loire) habitent chacun le monde dans la solitude de sa propre langue mosaïque, avec, en arrière-plan, l'étrangeté de la situation. Mais s'agit-il de situations si étranges? *Etrangeantes*, certes, mais, ne constituent-elles pas un effet loupe dans la mesure où nous vivons tous plus ou moins consciemment dans la solitude de notre langue fragmentaire?

Les étudiants de Master 2 FLE/S (Français langue étrangère et seconde) ont été invités, à partir de ces réflexions, à un travail de rencontre avec des personnes en situation de migration, de manière à produire des histoires de langues qui ont servi d'appui à une exposition organisée à la bibliothèque universitaire de l'Université de Tours. La thématique s'articulait autour des langues, des expériences migratoires, des rencontres avec d'autres personnes, avec une réflexion sur ce que ces éléments disent de l'étrangeté et de la solitude vécue ou entendue notamment¹. »

C'est à partir de cette expérience formative² que je me saisis ici de l'invitation formulée par Véronique à poursuivre débat et réflexions autour de la place de la traduction en didactologie-didactique des langues (désormais DDL)³. Inscrite dans la continuité de mes travaux antérieurs (Lorilleux, 2015, Huver et Lorilleux, 2018) sur les démarches artistiques en DDL, cette expérience a été pensée comme la possibilité offerte aux étudiants de proposer *une traduction formelle* de leur rencontre avec des personnes migrantes, ou plus précisément de leur réception de ces rencontres. La réflexion menée dans ce texte s'organisera autour des questions suivantes :

- Est-il légitime de parler pour ce qui était demandé aux étudiants de « traduction », de « traduction formelle », et de « traduction de l'expérience » ?
- En quoi peut-on penser ce type processus (activité ? consigne ? exercice ?) comme pertinent pour la formation de formateurs en DDLC ?

Pour répondre à ces questions, je présenterai un réseau de considérations théoriques autour de la traduction en soulignant quelques enjeux liés à celle-ci ; en risquant une transposition de ces enjeux à une « traduction formelle de l'expérience » ; et interrogeant ce que peut bien faire « traduire », si ce n'est communiquer. Ces considérations me mèneront à envisager une « traduction formelle de l'expérience » comme une manière possible et provisoire de s'expliquer (avec) l'étrangeté de l'autre ; une manière possible et provisoire de penser/comprendre la relation à l'autre, l'autre que l'on contribue à former, l'autre-en-langue (Debono, 2010).

¹ Texte de V. Feussi et J. Lorilleux, soumis à la réflexion des étudiants des Master 2 APPRODIV et SODIQ, 2019-2020, dans le cadre de la biennale d'architecture du FRAC Centre- Val de Loire.

² Cf. en annexe, les consignes données aux étudiants dans le cadre du cours de M2 « Réflexivité : diversité des approches »

³ Castellotti, V. (2020). « La réception - compréhension - traduction en didactologie-didactique des langues : quelles conceptions, pour quelles orientations ? » dans Pierozak, I. (dir.) *In-Pertinences n° 1*, « Penser les diversités linguistiques et culturelles. Francophonies, formations à distance, migrations », Vol. 2.

Comprendre ce qui se joue dans la traduction passe dans un premier temps, c'est une évidence, par la compréhension du mot même de traduction, et d'emblée, sans crier gare, l'étymologie du français nous pousse à penser la traduction tantôt comme traversée, tantôt comme action de faire passer d'un point à un autre (TLFi).

« Nous serions nous jamais demandé ce qu'un traducteur ou une traductrice « transporte à travers la barrière de langue » si nous les avions appelés des « tourneurs », des « réverbeurs » ou des « changeurs » ? Je pense que non. Les termes courant des études en traductologie ne sont que des extensions métaphoriques – des élaborations de la métaphore implicite dans la formation étymologique du mot « traduction » lui-même.

Mais nous ne saurions échapper au monde qui est le nôtre. Nous disons « traduire » et nous pensons « transporter » ; et parce que nous pensons « transporter », nous sommes conduits à trouver le complément d'objet de ce verbe. Or, dans la tradition dominante de la pensée occidentale sur le langage, un seul candidat a paru convenir à ce rôle : le sens. » (Bellos, 2012 : 41)

C'est donc la seconde acception (faire passer [le sens] d'une langue à une autre) qui semble avoir le mieux résisté et reste prégnante dans la définition de ce qu'est la traduction. Pour autant, cela n'épuise pas l'interprétation que l'on peut avoir du phénomène, et selon la façon dont on considère « le sens », au moins deux perspectives de traduction se présentent : l'une informative, l'autre littéraire.

Quelques enjeux de la traduction, autour du sens étranger

Le sens peut être considéré comme information à communiquer. La traduction se fait alors dans une perspective informative, fonctionnelle au sein de laquelle l'effet recherché sera de générer des actions, sans dimension interprétative d'ordre poétique. Cette approche concerne des « textes pragmatiques [dont la] fonction est d'informer, expliquer, convaincre, vendre » (Chartier, 2012 : 69). Je ne m'attarderai pas sur ce point, que j'exclue, j'espère pas trop rapidement, du champ de ma réflexion.

Dans une perspective littéraire, la question du « transport » du sens se pose tout autrement : elle se pose sous l'angle de l'étrangeté, ou de l'étrangèreté. Il s'agit « restituer » le sens étranger en tant qu'il est, et devrait rester, étranger. C'est là une question nodale autour de laquelle se construisent des réflexions traductologiques. Transporter dans une autre langue est alors transformer, trahir (?) plus ou moins l'original, et cela peut se manifester de plusieurs façons, parmi lesquelles :

- En *gommant* l'étrangèreté du texte, « ethnocentrisme » ou pour reprendre les termes de Véronique (2020 : 4) « réduire de l'inconnu au connu ». Dans ce cas, la langue de la traduction ne se laisse pas altérer par celle de l'original.
- En restant en quelques sortes hors de la relation, en n'empruntant pas « les ponts » (Berman) rendus accessibles par la traduction. Un exemple de ce type de traduction réside peut-être dans la traduction de Sophocle par Hölderlin mentionnée par Benjamin (1991 : 156) en ces termes « *Au XIXe siècle, les traductions de Sophocle par Hölderlin sont apparues comme de monstrueux exemples d'une telle littéralité. Combien finalement la fidélité dans la restitution de la forme peut mettre en difficulté celle du sens, cela s'entend de soi-même.* » (Je reviendrai plus loin sur cette citation, au sujet d'une autre fonction pour la traduction).
- En percevant et en restituant dans la traduction du commun **et** de l'étranger, en mettant en évidence les réseaux de signification de part et d'autre, pas toujours superposables, **ET** en laissant ainsi la langue de traduction être bouleversée par celle, étrangère, de l'original.

Cette dernière possibilité m'intéresse particulièrement, en ceci qu'elle permet de marquer un premier point pour l'analogie envisagée ici entre traduction de langue à langue et « traduction formelle de l'expérience ». Traduire pourrait alors être considéré comme une forme à part entière d'écriture - de mise en forme – d'une expérience faite de l'étranger. Il s'agirait dans la traduction, de reconnaître l'étrang[er]eté du texte, ou de l'autre ; ou plutôt de reconnaître *l'expérience que le traducteur a fait de cette étrang[er]eté* dans le processus de compréhension (processus de traduction).

Glissant ainsi *mutatis mutandis* une première fois de la traduction de textes à une traduction de l'expérience, d'autres analogies se font jour : là où il était question d'ethnocentrisme de la traduction, pourrait-on percevoir l'égo-centrisme de celui qui réduit l'inconnu de l'autre à du connu, de celui qui se projette trop sur autrui, et ne peut donc être transformé par la rencontre ? Une traduction trop littérale, empêchant toute compréhension, pourrait-elle être rapprochée de l'hermétisme de celui qui ne peut entrer en relation avec un autre dont il ne comprend rien ? Ces deux situations seraient finalement les deux faces d'une même médaille. Enfin, la transformation de celui qui, dans la rencontre se laisse bouleverser par ce qui avait été perçu comme inconnu, étranger peut-elle être rapprochée de la transformation opérée en langue, dans la traduction littéraire ? Peut-être, mais à condition de considérer la traduction comme processus, et non uniquement comme le produit issu de ce processus.

Ces analogies sont séduisantes, toutefois certaines dimensions de la traduction de textes ne sont pas tout à fait transposables à une « traduction formelle de l'expérience », et je ne voudrais pas me débarrasser trop vite de l'interrogation qui a déclenché ces réflexions, à savoir, est-il question, dans la situation qui nous intéresse, de traduction « à proprement parler » ?

Des dimensions linguistiques de la traduction

Traduire de langue à langue, c'est prendre au sérieux des dimensions proprement linguistiques : c'est se préoccuper des contraintes phoniques, rythmiques, présentes dans ce qu'il y a à traduire, et qui contribuent au sens perçu. C'est aussi considérer des réseaux sémantiques non superposables d'une langue à l'autre. « [C]e que la traduction doit nous faire immédiatement sentir et expérimenter, à travers la discordance des réseaux terminologiques et syntaxiques, est la force et l'intelligence de la différence des langues. » (Cassin, 2016 : 40). C'est finalement se poser la question du sens étranger, perçu comme tel par un lecteur qui s'est lui-même posé comme étranger face au texte ; par un lecteur qui fait sens de ce texte entre ses langues, à travers ces dimensions particulièrement sensibles dans l'écart né de la diversité des langues.

Une variété de plans constitutifs du processus de traduction apparaît progressivement. Le sens étranger conféré à l'original par un lecteur allophone qui le comprend entre ses langues, est métamorphosé dans la traduction, passant d'une langue à une autre, d'une historicité à une autre, d'une conceptualité à une autre. Est-ce à dire que l'original n'avait pas de sens en soi ? Ou que l'autre de la rencontre, pour le sujet qui nous mobilise ici, n'a pas de sens en soi ? Sans doute, si. Mais c'est la qualité⁴ du sens, qui est actualisée autrement dans ce processus. Et l'idée d'un sens donné que l'on pourrait transporter, pour le communiquer sans l'altérer qui devrait être abandonnée.

Ainsi, pour Benjamin, « toute traduction n'est qu'une manière en quelque sorte provisoire de s'expliquer avec l'étrangeté des langues » (Benjamin, 1991 : 153-154) et qui plus est, pour lui, traduire, ce n'est surtout pas pour communiquer. Si l'on reprend et complète la citation⁵ sur Hölderlin et

⁴ La qualité ne renvoie pas ici à une idée de valeur, mais à ce qui constitue aussi la compréhension du texte, à savoir l'historicité, les projets de compréhension, les conceptualités qui en font advenir l'entendement.

⁵ « Au XIXe siècle, les traductions de Sophocle par Hölderlin sont apparues comme de monstrueux exemples d'une telle littéralité. Combien finalement la fidélité dans la restitution de la forme peut mettre en difficulté celle

Sophocle mentionnée plus haut, on comprend « *Combien finalement la fidélité dans la restitution de la forme peut mettre en difficulté celle du sens, cela s'entend de soi-même. Par conséquent l'exigence de fidélité [dans la traduction] ne découle nullement de l'intérêt de la conservation du sens.* » (Benjamin, 1991 : 156). Selon lui, ce n'est donc pas dans la (seule) communication du sens étranger que réside l'intérêt de la traduction, et il ajoute que « *l'original ne lui est essentiel [à la traduction] que pour autant qu'il a dispensé le traducteur et son œuvre de la peine et de la règle de communiquer*⁶. » (ibid.). Mais à quoi bon traduire, si ce n'est pour communiquer ?

Que fait « traduire » si ce n'est communiquer ?

Nous l'avons vu, traduire permet de comprendre le sens étranger, en analysant les réseaux syntaxiques et sémantiques existant dans d'autres langues, et donc à comprendre autrement le monde, à travers cette conceptualité que l'on découvre. Mais traduire permet aussi de comprendre autrement sa propre langue : « *c'est qu'il faut deux langues pour en parler une et savoir que c'est une langue que l'on parle, parce qu'il faut deux langues pour traduire* » (Cassin, 2016 : 39). Pour autant, faudrait-il traduire pour comprendre et comprendre pour traduire ? Comment sortir de cette apparente dans une tautologie ? Que se passe-t-il finalement quand on traduit, et qui permettrait de sortir de ce cercle apparemment vicieux ?

Barbara Cassin (2016 : 103-107) propose une analyse terme à terme de la phrase du *Traité du non-être* de Gorgias, *Ouk estin oute einai oute mê einai*⁷, (« le ne pas être est ne pas être »). A partir de cette analyse, B. Cassin illustre, à mon sens, les possibilités ouvertes par la traduction de penser, de conceptualiser des sens très différents pour la phrase, tous venant ensemble en épaissir la compréhension, et la conceptualisation-même. Autrement dit, ici, de la difficulté de compréhension liée aux caractéristiques amphiboliques et homonymiques du texte, rendues sensibles dans la traduction, vient plus de compréhension. La traduction permet de percevoir les ambiguïtés d'un texte, et de ne pas les laisser tranquilles, jusqu'à ce qu'un choix du traducteur vienne (provisoirement) mettre un terme au corps-à-corps des langues. Le processus de traduction vient ainsi d'abord inquiéter la compréhension.

Cette inquiétude porte sur la langue de l'original, comme sur la langue de traduction et s'avère proluxe. Tawada Yoko, autrice japonaise d'une œuvre entre allemand et japonais, invente par exemple le terme d'« exophonie » pour désigner la façon dont l'allemand vient aussi nourrir sa propre langue. Elle pratique l'autotraduction, qui ne peut se distinguer chez elle de l'écriture, puisque ses textes se déploient perpétuellement entre les langues, mettant en évidence s'il en était besoin la potentialité de signification (de création de sens) qui se déploie dans la traduction.

Un autre regard sur la traduction est offert par la perspective hétérolingue. Celle-ci consiste à considérer l'étrangeté au sein d'une même langue, et donc la possibilité que surgisse

du sens, cela s'entend de soi-même. Par conséquent l'exigence de fidélité ne découle nullement de l'intérêt de la conservation du sens. » (Benjamin, 1991 : 156)

⁶ « Aussi cette exigence, dont la légitimité est évidente mais dont le fondement reste secret, doit-elle nécessairement être comprise à partir de corrélations plus pertinentes. De même que les débris d'une amphore, pour être réassemblés, doivent être contigus dans les plus petits détails, sans être pour autant semblables, de même la traduction, au lieu d'imiter le sens de l'original, doit-elle plutôt, dans un mouvement d'amour et jusque dans le détail, s'annexer dans sa propre langue son mode de visée à lui, pour que de cette façon original et traduction soient reconnaissables comme des fragments d'une langue plus grande, de même que les débris, comme ceux d'une seule amphore. Et c'est justement pourquoi elle doit s'abstraire du dessein de rien communiquer, du sens dans une très large mesure, et l'original ne lui est essentiel que pour autant qu'il a dispensé le traducteur et son œuvre de la peine et de la règle de communiquer. » (ibid.)

⁷ Cf. Cassin, B., 2016 : 102 pour une traduction de la phrase dans son contexte.

l'incompréhension, y compris face à un texte lu dans une langue que l'on pense connaître. Ce surgissement est moins évident peut-être qu'entre deux langues considérées comme différentes, et il s'agit donc pour le lecteur (potentiel traducteur) d'admettre l'étrangeté au sein de cette langue, d'être dans une posture de traduction, de s'attendre à l'incompréhension, et peut-être même de la rechercher.

Ces différents exemples de traduction permettent non seulement d'envisager les contraintes linguistiques qui se font jour dans la tâche du traducteur, mais ils lèvent le voile sur ce qui advient entre les langues, qu'elles soient envisagées comme visiblement altéritaires, ou intrinsèquement hétérogènes. C'est la traversée du sens plus que son transport qui donne son sens à la traduction.

C'est finalement ce qui advient dans la traduction (comme processus, comme travail dans l'épaisseur du sens, dans la confrontation des significations) qui m'intéresse plus particulièrement et vient consolider l'intuition initiale, qui m'avait amenée à parler de « traduction formelle de l'expérience » pour le détour artistique proposé aux étudiants de Master. Cette intuition doit encore être étayée, après cette rapide excursion dans le domaine de la traductologie, par une réflexion sur les dimensions formelles, précisément, du détour.

Traduction *formelle* de l'expérience ?

« Le propre de l'image, à la différence de la langue, est de pouvoir exister pleinement dans le fragment, ou plutôt, car ce mot implique la nécessité de remonter un tout pour rendre compte de ses éléments, dans le transitoire et l'inachevé, l'essentiel ne résidant pas en elle dans cette cohésion interne qui clôt un objet ou une structure sur soi, mais avant tout dans la rencontre d'une surface et d'un regard d'où naît une révélation. » (Christin, A. – M., 1999 : 35)

La citation d'A.-M. Christin résonne avec celle, mentionnée plus haut de Benjamin, soulignant que « toute traduction n'est qu'une manière en quelque sorte provisoire de s'expliquer avec l'étrangeté des langues ». Une traduction formelle de l'expérience pourrait donc être envisagée comme une manière provisoire de s'expliquer avec l'étrangeté des autres. Si l'image peut exister pleinement dans le transitoire et l'inachevé, n'est-ce pas aussi ce à quoi nous sommes contraints, comme humains ? Bien sûr, « exister pleinement » est une question qui va bien au-delà du domaine de la DDLC, une question qui déborde celles qui se posent à la DDLC.

Mais ce qui la concerne en revanche, c'est la relation à l'autre. Traduire pourrait donc permettre de penser/comprendre la relation à l'autre que l'on contribue à former, l'autre en langue (Debono, 2010). La comprendre plus, autrement, ou s'attendre à ne pas la comprendre.

L'enjeu serait alors de travailler cette relation, en la traduisant plastiquement (ou esthétiquement), c'est-à-dire, en travaillant son épaisseur (avec la métaphore de la sculpture, du modelage), en donnant forme à la réception que l'on a de l'autre. Finalement ce processus de « traduction formelle de l'expérience » est et n'est pas à proprement parler traduction. Il est traduction parce que, permettant d'adopter une perspective hétérolingue, altéritaire, il peut laisser voir l'étranger dans ce qui nous semblait proche, ou parce qu'éclairant le regard que l'on porte sur soi au prisme, exolingue, de l'autre (forme d'altéroréflexivité, au fond) il ouvre la possibilité d'épaissir notre propre perception de la rencontre, à travers le travail menant à sa mise en forme. Et il n'est pas traduction, parce que les contraintes propres aux systèmes linguistiques ne s'y font que peu sentir. Un peu tout de même parce que des choix seront orientés par des dimensions sémiotiques, culturellement colorées aussi par les langues des « traducteurs », qui pensent *en* langue(s).

Pour terminer (provisoirement), j'emprunterai une fois de plus les mots d'autres : si, comme l'écrit Gertrude Stein, les phrases « *sont faites pour que les yeux entendent le langage, pour que les oreilles voient la langue* » (in Marchand-Kiss, 2011 :57), et si, selon Renken (2012 : 14), « *La traduction est l'évènement d'une étrangeté, évènement lisible à condition de lui prêter oreille* », alors, ce processus pourrait être pensé comme une façon de « montrer à entendre » (avec entendre comme perception, et comme entendement).

- Bellos, D., & Loayza, D. (2012). *Le poisson et le bananier : L'histoire fabuleuse de la traduction*. Paris, Flammarion.
- Benjamin, W., (Broda, M., trad.) (1991). « La tâche du traducteur ». *Po&sie*, 55, 150-158. Paris, Belin/Humensis
- Berman, A. (1999). *La traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain*. Paris, Seuil.
- Berman, A. (2008). *L'âge de la traduction*. Vincennes, PUV.
- Cassin, B. (2016). *Éloge de la traduction : Compliquer l'universel*. Paris, Fayard.
- Castellotti, V. (2020). La réception - compréhension - traduction en didactologie-didactique des langues : quelles conceptions, pour quelles orientations ? dans Pierozak, I. (dir.) *In-Pertinences* n° 1, « *Penser les diversités linguistiques et culturelles. Francophonies, formations à distance, migrances* », Vol. 2.
- Chartier, D. (2013). *Traduction : Histoire, théories, pratiques*. Toulouse, Presses Univ. du Mirail.
- Christin, A. – M. (1999), « Les origines de l'écriture, Image, signe, trace », *Le Débat*, 1999/4 n° 106, 28-36. Paris, Gallimard.
- Debono, M. (2010), *Construire une didactique interculturelle du français juridique : approche sociolinguistique, historique et épistémologique*. Thèse de doctorat. Université Fr. Rabelais de Tours.
- Ferrier, M. (à par.) « No man's langue » : pour une approche transnationale et transdisciplinaire de l'« insécurité linguistique », in Feussi et Lorilleux, *(In)sécurité linguistique en francophonies - Perspectives in(ter)disciplinaires*, Paris, L'Harmattan.
- Huver, E., Lorilleux, J. (2018) « Démarches créatives en DDdL : créativité ou poïesis ? », *Lidil* [En ligne], 57.
- Lorilleux, J. (2015). *Écritures transformatives. Quand des élèves allophones deviennent auteurs, ou de l'appropriation à l'émancipation* (Thèse de doctorat). Université François Rabelais, Tours.
- Marchand-Kiss, C. (2011), « Méditation sur le neutre », in *Contemporanéités de Gertrude Stein : comment lire, traduire et écrire Gertrude Stein aujourd'hui*, Archives contemporaines.
- Rao, S. (2010). *Naoki Sakai : penser la traduction entre l'Orient et l'Occident*. TTR, 23 (1), 151–164. <https://doi.org/10.7202/044932ar>
- Renken, A. (2012), *Babel heureuse. Pour lire la traduction*, Paris, Van Dieren Editeur.
- Rigault, T. (2017), « L'original n'existe pas : Yoko Tawada entre allemand et japonais », *TRANS-* [En ligne], mis en ligne le 02 octobre 2017.
- Steiner, G. (2008). *Grammaires de la création*. Paris, Gallimard.
- Suchet, M. (à paraître), « Traduire du français aux français. Littératures et recherches en français au pluriel », dans Feussi, V. et Lorilleux, J., opus cité.